

DEUX OU TROIS IMAGES D'ELLE

Le cinéma est né dans les villes. Depuis, le destin du cinéma est étroitement lié à celui des villes.

Contemporaine de la naissance du cinéma, la ville moderne en balbutiement a été le laboratoire où le septième art s'est inventé. Sa forme, son rythme, ont inspiré au cinéma ses techniques, son langage.

Dès l'origine, le cinéma ne s'est pas contenté d'utiliser la ville comme décor, il l'a mise en scène, il l'a racontée. A tel point que le cinéma a su donner aux villes une image d'elles-mêmes que peu d'arts avant lui avait su leur offrir. Peut-être parce que, à l'instar de la ville moderne sa protagoniste, le cinéma est par nature ouvert, multiple, polysémique et "impur". Peut-être aussi parce que le cinéma est par excellence l'art des villes.

Le cinéma grec est lui-aussi né dans une ville. A Athènes. Même, si le premier long-métrage grec ("Golfo", 1914) est d'inspiration bucolique, la plupart des premiers films grecs d'avant-guerre se déroulent à Athènes. "Journaux", courts-métrages burlesques, premiers longs métrages de fiction sont dans leur majorité tournés en ville, racontent la ville. L'âge héroïque du cinéma grec est contemporain de la première grande révolution urbaine de ce siècle. La population d'Athènes est multipliée par 5 entre 1900 et 1940. Les rares films rescapés de l'époque nous restituent l'image d'une petite capitale européenne "néo-classique" peuplée d'insouciant bourgeois en canotiers. Une ville qui, malgré ses dimensions encore modestes, s'efforce de ressembler aux grandes métropoles cinématographiques de l'époque. Une **VILLE MÉCONNAISSABLE**.

L'âge d'or du cinéma grec, l'après-guerre et les années 50, est aussi celui d'Athènes au cinéma. Les chefs d'oeuvres d'alors ne sont pas seulement les monuments du cinéma grec, ce sont aussi des hommages vibrants à la ville. Qui, dans la pléthore de films d'importance inégale, nous donne l'image d'une **VILLE IDYLLIQUE**. Dont les habitants travaillent, aiment, se disputent, habitent sur un mode bon enfant. Image déformée certes. Rares par exemple, les références à la guerre civile qui vient de diviser le pays et dont les conséquences vont bouleverser la physionomie de la ville. Parce qu'il n'est pas encore enfermé dans les studios, le cinéma d'alors parvient pourtant, malgré ses omissions, à nous donner une image que, 40 ans plus tard, on ne saurait revoir sans un pincement au coeur. L'image vivante d'une ville perdue.

Le cinéma des années 60 reflète à sa façon l'énorme bouleversement démographique et morphologique que connaît la ville pendant la décennie. Il se fait le chantre de la **VILLE EN CHANTIER**. Par un hymne, qui semble un peu naïf aujourd'hui, au modernisme, au changement, à la construction effrénée, à la circulation débridée. L'emblème cinématographique de la ville n'est plus, comme dans la décennie précédente, l'Acropole ou le quartier de Plaka, mais le Hilton ou la place Omonia rénovée. Le cinéma traverse à présent la ville plus qu'il ne la décrit. A l'image de Vengos qui court en tous sens, au rythme forcené de la croissance démographique et géographique de la métropole athénienne.

A la veille de la dictature cependant, le cinéma, victime de ses succès commerciaux, commence à se désintéresser de la ville. Enfermée dans des studios flambant neufs, la ville n'est le plus souvent que la toile de fond, le décor en carton pâte, d'une histoire insipide. Quelques films atypiques pourtant, qui annoncent la venue du "nouveau cinéma grec", tentent de porter un regard différent sur l'Athènes de la fin des années 60. Un regard cru, critique.

Au sortir de la dictature, le cinéma se réveille hébété. Il ne se reconnaît plus lui-même. Pas plus qu'il ne reconnaît la ville alentour. Si le cinéma des années 70 et du début des années 80 s'intéresse encore à la ville, ce n'est que pour mieux la passer au vitriol de son regard sans indulgence. Le cinéma, réduit maintenant presque exclusivement à un "cinéma d'auteur", n'aime plus la ville. La ville est responsable de tous les maux. Le cinéma nous donne à présent l'image d'une **VILLE ENGLOUTIE**, d'une Ville Honnie, qu'il filme la plupart du temps du haut d'une colline, comme s'il ne pouvait plus la filmer de face.

Puis, peu à peu Athènes disparaît du cinéma grec. Le cinéma des années 80 et du début des années 90 lui tourne résolument le dos. D'Athènes, il ne nous donne plus que l'image d'une **VILLE ABSENTE**. A quelques exceptions près, il va concocter ses images loin d'elle. Ces images peuvent être sublimes, mais en perdant le contact avec la ville dans laquelle il est né, dans laquelle il a grandi, le cinéma n'a-t-il pas perdu un peu de son âme? Ne doit-il pas à son refus de filmer la ville beaucoup de sa perte contact, souvent soulignée, avec le réel? Au jour où presque la moitié de la population grecque habite dans la plaine de l'Attique, serait-il devenu impossible de filmer Athènes, de dire encore, pour reprendre la formule de Godard, "2 ou 3 choses d'elle"?

Marco Gastine, 1993